

Tribune Publique

LES ORANGERS DU BOULEVARD TRUMELET

Un de nos lecteurs nous adresse d'Alger la très intéressante lettre suivante, que nous insérons avec plaisir :
Alger, 30 décembre 1910.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DU TELL

Permettez-moi de venir donner mon avis dans la controverse engagée dans votre estimable journal, au sujet des orangers du Boulevard Trumelet. Leur dépérissement a été mis tour à tour sur le compte des maladies, de l'appauvrissement du sol. il y a sans doute cela et autre chose aussi. Je crois que la cause du mal est beaucoup plus complexe et d'ordre tout à fait général. IL faudrait l'attribuer a ce fait, que les arbres plantés dans les rues, boulevards, avenues, sont dans de très mauvaises conditions de végétation, en Algérie surtout. Tous les facteurs qui interviennent dans la production végétale : aération, humidité, alimentation, pour ne citer que ceux-là, se présentent, en effet, avec un minimum d'intensité. Et cela se conçoit aisément. La fonction primordiale de tout tissu végétal, aérien et souterrain, est la respiration ; par conséquent, tandis que l'oxygène lui est indispensable, le gaz carbonique produit un effet asphyxiant. Or, à la profondeur où courent les racines des arbres — surtout quand ce sont des racines profondes comme l'oranger — le sol tassé n'a plus la perméabilité nécessaire pour laisser pénétrer eu quantité suffisante l'oxygène de l'air, tandis que le gaz carbonique dégagé par la plante et par la combustion des éléments du sol, s y accumule, du fait de sa grande densité. Et l'air atmosphérique pénètre d'autant moins facilement dans le sol, que celui-ci est plus compact ; or, quel sol le serait plus que celui des rues, piétiné continuellement, jamais ameubli? Des expériences très intéressantes ont été faites, qui ont montré que dans les jardins publics, le sous sol des plates bandes était toujours mieux aéré que celui des allées sablées, et ce dernier mieux que celui des allées bitumées. La respiration radiculaire s'exerce donc de façon très défectueuse, première condition désastreuse.

L'humidité aussi fait défaut : dans ce sol tassé, l'eau s'infiltré mal et l'arbre souffre de la sécheresse. Fait-on des arrosages en été ? Cette eau, généralement peu abondante, est bue par la couche superficielle du sol asséchée. L'arrosage terminé, cette eau ne s infiltre pas en profondeur par couches successives, mais tend à remonter, appelée par

la chaleur de l'atmosphère, ascension que facilite la capillarité très grande du sol tassé.

Ce sont les racines qui assurent la nutrition de l'arbre et elles ont vite épuisé les réserves qui sont à leur disposition dans le petit volume de terre qu'elles embrassent. En outre, dans un sol mal aéré et sec, les éléments du sol ne peuvent subir les modifications chimiques qui les rendent assimilables.

Bref, tout concorde pour faire de ce sol un support idéalement mauvais. Rien d'étonnant à ce que les arbres qui y sont plantés n'aient pas un port luxuriant.

Mais, dira-t-on, dans toutes les villes on trouve des avenues bordées de fort beaux arbres. D'accord, mais il y a arbre et arbre. Comparons, par exemple, l'oranger et le platane. Dans des conditions défectueuses, ne peuvent prospérer que des arbres rustiques ; les arbres délicats n'y sont pas à leur place, à plus forte raison si ce sont des espèces exigeantes, et l'oranger en est une. Sa végétation dure toute l'année, puisque ses feuilles, à rencontre de celles du platane, ne tombent pas en hiver.

L'oranger produit abondamment fleurs et fruits, production épuisante, à tel point que l'on cite certaines plantes qui meurent d'épuisement après avoir poussé leurs fleurs. La production correspondante du platane n'est pas comparable comme importance. Sans pousser plus loin la comparaison, on voit que là où le platane vient bien, l'oranger peut ne pas réussir. Et quand on considère quels soins nous apportons dans nos orangeries, on se demande comment des orangers abandonnés ainsi à eux-mêmes, peuvent avoir la moindre vigueur.

Certes, l'arbre s'adapte peu à peu à son milieu ; mais tôt ou tard, celui-ci devient incapable d'alimenter l'arbre qui, dès lors, dépérit. « Tel sol, telle plante », dit-on avec raison. Et ce dépérissement s'accroît vite. L'arbre affaibli n'est plus en état de résister aux attaques des insectes, des maladies cryptogamiques, alors qu'il se défendait quand il était vigoureux.

Dans le cas présent, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ces orangers soient envahis par un parasite quelconque. L'oranger est le sujet de prédilection de nombreux parasites dont les attaques, bénignes tant que l'arbre est vigoureux, lui deviennent funestes et l'achèvent dès que sa végétation devient languissante.

Je crois donc que la cause du mal, il faut la voir dans ces mauvaises conditions que rencontrent les orangers (sans parler du manque de soins, d'autant plus que ces conditions, qui sont générales, se trouvent accentuées sous le climat algérien, à Blida, en particulier la forte sécheresse de l'été dernier n'aurait-elle pas porté le coup fatal ?

Et comme preuve de ce que j'avance, je vois précisément ce dépérissement constaté peu après la plantation. Puisqu'il était général, il indique bien, en dehors de toute cause extérieure, que les arbres rencontraient là un milieu nettement défavorable. Jeunes alors, ils ne pouvaient s'en accommoder. On a creusé des tranchées, dans lesquelles on a déposé de l'engrais. Ainsi, on a ameubli le sol dans une certaine mesure, aéré le sous-sol, mis des éléments nutritifs à la disposition des racines. L'arbre en a largement profité, a pu s'accroître, prendre plus de force ; alors moins délicat qu'au début, il a pu s'adapter mieux à ce milieu pour en opérer un épuisement méthodique. Après quoi, sa végétation redevient languissante et il dépérit.

Cela montre ce qu'il fallait faire : ne pas planter d'orangers sur le boulevard. Mais que doit on faire maintenant ? La réponse est moins aisée.

La cause du mal est trop complexe pour que l'on puisse y porter un remède d'une efficacité absolue: on ne peut que l'atténuer, en corrigeant ce que l'on peut corriger. C'est l'état général des arbres qu'il faudrait améliorer. S'il y a une attaque parasitaire, elle doit passer au second plan. On pourrait cependant, si le parasite est nettement reconnu, et s'il existe un traitement efficace, faire celui-ci dès à présent afin d'enrayer -essayer tout au moins- l'attaque actuelle. Mais cette guérison ne serait que momentanée. L'arbre ne pourra se défendre efficacement que quand il aura recouvré toute sa force. Pour lui rendre cette vigueur, améliorons les conditions où il vit – où il meurt pour l'instant.

Malheureusement, ce n'est guère que sur l'alimentation de l'arbre que nous pouvons agir. On peut essayer l'apport d'engrais, déposés dans des tranchées profondes circulaires de préférence, tracées à une certaine distance de l'arbre, celui-ci en occupant le centre.

Quels engrais apporter? Il faut, d'abord, stimuler la végétation, lui donner un coup de fouet, c'est à dire apporter des engrais minéraux très assimilables, dont l'arbre puisse profiter de suite. Ajouter à ceux-ci des engrais complexes, à base organique, se décomposant lentement et ne cédant leurs éléments fertilisants à la plante, que parcimonieusement et au fur et à mesure de ses besoins; c'est la seule façon de rendre l'effet durable. Le fumier, par exemple, associé à des engrais chimiques, tout en observant les principes connus des arboriculteurs, formerait, je crois, un bon mélange. Les engrais phosphatés à haute dose sont à conseiller; leur influence salutaire sur les arbres dépérissant a été maintes fois constatée.

L'analyse mécanique et chimique du sol et du sous-sol du boulevard pourrait donner d'utiles indications.

Peut-être par cet apport d'engrais, pourra-t-on enrayer le dépérissement- momentanément tout au moins.

Il faudra alors songer à lutter vigoureusement contre les parasites

éventuels.

Une irrigation fréquente et abondante est indispensable. Faite par caniveaux souterrains, elle serait excellente, l'eau s'évaporant moins vite et pénétrant plus facilement jusqu'aux racines.

Le piochage fréquent du pourtour des arbres serait excellent ; il ameublirait le sol, l'aérerait. Fait avant l'arrosage, il permettrait à l'eau de s'enfoncer profondément, tout en restant bien aéré. L'établissement de puits absorbants verticaux, très étroits, dans la cuvette des arbres, pourrait avoir d'heureux effets dans le même sens.

Toutefois, l'excès d'eau d'irrigation serait nuisible, surtout si le sous-sol est peu perméable.

A part l'irrigation bien comprise, l'apport d'engrais et les traitements antiparasitaires, il n'y a pas grand chose à faire. C'est peu, puisqu'il y a des causes de dépérissement que nous ne pouvons radicalement supprimer. Ce n'est que dans des soins constants, trop onéreux, impossibles sur un boulevard, que l'on pourrait voir un remède tout à fait efficace. Je crois, néanmoins, qu'en soignant les arbres dans la mesure où cela est pratiquement possible, on pourrait arriver à leur redonner une certaine vigueur — éphémère, je le crains.

Telles sont les conclusions auxquelles l'on arrive en tirant des déductions, des connaissances que nous possédons relativement aux conditions de végétation des arbres. Mais nos connaissances sont encore bien imparfaites sur ce point, malgré les découvertes faites chaque jour par les savants et les praticiens.

L'expérimentation, même aveugle, est souvent venue apporter des solutions bien inattendues. L'expérimentation réfléchie peut, à plus forte raison, rendre de grands services. Aussi, je crois qu'il serait bon, avant d'entreprendre un travail d'ensemble, de procéder à quelques essais isolés en divers sens. Mais que l'on se hâte, car le mal court pendant que l'on discute.

Un Lecteur.